

GABRIEL FAURÉ

Valeur : 0,30 F + 0,10 F

Couleurs : bleu foncé, brun rouge

50 timbres à la feuille



Dessiné par PHEULPIN

Gravé en taille-douce par COTTET

Format horizontal 22 × 36

(dentelé 13)

VENTE

anticipée, le 25 juin 1966 à PAMIER (Ariège) ;

générale, le 27 juin 1966 dans les autres bureaux.

Sixième et dernier enfant d'un instituteur, Gabriel Fauré, né à Pamiers le 12 mai 1845, révèle très jeune une inclination telle pour la musique qu'à neuf ans il est admis à l'École de musique classique et religieuse, fondée à Paris en 1853 par Louis Niedermeyer en vue d'assurer la formation de maîtres de chapelle.

L'enseignement de l'École comprend l'étude des auteurs anciens et modernes, ainsi que la pratique courante des modes grégoriens; sous la direction de professeurs comme Dietsch et Camille Saint-Saëns, Fauré s'affirme très brillant élève puisque, après avoir écrit ses premières mélodies à quinze ans, son *Cantique de Racine* lui vaut d'obtenir un premier Prix de composition après ceux de piano, d'orgue et d'harmonie.

Ses études terminées, il est nommé organiste de l'église Saint-Sauveur à Rennes en 1865; quatre ans plus tard il se rend à Paris et tient l'orgue successivement à Notre-Dame de Clignancourt, Saint-Honoré d'Eylau et Saint-Sulpice avant d'être promu maître de chapelle à la Madeleine en 1877.

Son mariage avec la fille du sculpteur Frémiet, en 1883, marque la fin d'une période au cours de laquelle Fauré s'est surtout attaché à produire des « œuvres de salon » : ainsi désigne-t-il son premier recueil de mélodies, un quatuor, une sonate pour piano et même cette fameuse *Ballade* à qui Liszt, pourtant pianiste virtuose, a rendu hommage en l'estimant d'une facture « trop difficile ».

Désormais, l'activité musicale de Fauré va s'exercer dans presque tous les genres : grâce à lui, la musique religieuse s'enrichit d'un *Requiem* qu'il écrit en 1886 après la mort de sa mère ; pour la scène, qui ne l'attire guère mais confère seule alors la célébrité, il compose les partitions de *Caligula* (1888), *Shylock* (1889), *Pelléas et Mélisande* (1898), ainsi qu'une œuvre dramatique de plein air, *Prométhée*, jouée avec grand succès aux arènes de Béziers en 1900 ; en ce qui concerne la mélodie, deux nouveaux recueils voient le jour ainsi que plusieurs ensembles — ou cycles — comme les *Mélodies de Venise* (1891) et *La bonne chanson*, écrites sur des poèmes de Verlaine, pour qui justement la poésie était « de la musique avant toute chose » ; enfin, Gabriel Fauré marque sa prédilection pour le piano en composant de nombreuses pièces (*Nocturnes*, *Barcarolles*, *Impromptus*, *Romances*, *Valses-caprices*, *Thème et variations*) qui constituent autant de petits chefs-d'œuvre.

Peu à peu, durant cette fin du XIX^e siècle, Gabriel Fauré gravit les échelons de la gloire : le Paris musical reconnaît en lui un maître, les éditeurs le sollicitent, les meilleures cantatrices se disputent l'in-

terprétation de ses œuvres, le *Figaro* lui confie sa chronique musicale, lui permettant ainsi de défendre « la liberté de traduire la pensée par les moyens qu'il plaît à l'artiste de choisir ».

Sa carrière officielle commence également pendant cette période : en 1892, il est Inspecteur des Beaux-Arts ; en 1896, outre qu'il est nommé organiste en titre à la Madeleine, il devient professeur au Conservatoire, succédant à Massenet dans la classe de composition, où il aura pour élèves Ravel, Florent Schmitt, Koechlin, Enesco, Roger-Ducasse ; en 1905, honneur suprême pour un musicien, il accède au poste de Directeur de ce Conservatoire où il n'a pourtant jamais été élève, et dans l'intérêt duquel il va décider des mesures énergiques qui lui vaudront bientôt le surnom de « Robespierre ».

Hélas, il lui est réservé, à partir de 1903, de subir la pire épreuve pour un musicien, celle qu'avant lui avait supportée Beethoven, la surdité ; comme le grand maître allemand, il n'en continue pas moins de composer des œuvres vocales et instrumentales qu'il ne peut plus entendre matériellement mais qui sont cependant, de son propre aveu, « l'expression de tout ce qu'il voudrait de meilleur ». Ainsi compose-t-il, de 1907 à 1912, son unique opéra, *Pénélope*, drame lyrique sur l'amour et la fidélité, représenté d'abord à Monte-Carlo, puis au Théâtre des Champs-Élysées (1913) avant d'être inscrit au répertoire de l'Opéra-Comique.

Malheureusement, tout grand homme a ses détracteurs : Fauré n'échappe pas à cette règle et, à la suite d'une campagne ourdie contre lui, se voit contraint d'abandonner la direction du Conservatoire en 1920 ; la même année, il prend une élégante revanche en donnant pour le théâtre ses *Masques et Bergamasques*, une de ses dernières grandes œuvres avec le *Quatuor à cordes*, achevé seulement quelques jours avant sa mort, survenue à Passy le 4 novembre 1924.

Le fait que la République lui ait accordé des obsèques nationales prouve assez la place éminente tenue par le compositeur dans son monde contemporain. Quant à la question que Fauré se posait au crépuscule de sa vie : « Que restera-t-il de ma musique ? » il est aisé de répondre que son œuvre, au même titre d'ailleurs que celles de Ravel et Debussy, a ouvert la voie à toute une génération musicale. La clarté, la grâce, une élégance raffinée, beaucoup de subtilité dans les recherches harmoniques, caractérisent les compositions de Fauré et font de lui un musicien essentiellement français. Peut-être est-ce pour cela qu'elles ne sont pas toujours prises à leur juste valeur par certains virtuoses étrangers, lesquels, selon l'expression même d'un de ses élèves, « ne peuvent concevoir cette discrète façon d'avoir du génie ».

